



LA MACHINE A REMONTER LE TEMPS

Enfin nous étions près du but ! La veille, de l'autobus qui nous avait secoués au travers de la jungle et des lits de rivières, nous avons aperçu deux ou trois fois des montagnes entre les arbres : l'Himalaya, avec un très grand H. C'était la seule preuve de sa proximité. La grande plaine, la chaleur, la poussière, avaient l'anonymat de n'importe quel espace tropical.

Assommés de soleil et de lenteur, nous avons débarqué à Jammu, capitale d'hiver du Cachemire. Petite ville grouillante et bariolée, typique de l'Inde. Frais arrivés d'Europe, ma femme et moi écarquillions les yeux pour tout voir, pour mieux voir : les échoppes entassées sur la rue, les coolies au petit pas dansant, les vaches en promenade sur les trottoirs, les fonctionnaires indiens arborant le casque « colonial » dont l'Européen ne veut plus, les lessiveuses sur les marches d'un temple baignant dans la rivière. Malgré un soleil écrasant, nous ne nous lassions pas de regarder : c'était neuf pour nous, et c'était déjà presque vieilli. Nous nous rendions compte que cette Inde, à peine entrevue, il fallait la quitter. Ce qui nous attendait, tout proche, était différent. Nous disions au revoir à une nouvelle connaissance.

A l'aérodrome, étalé dans un fauteuil, je pris une limonade. Je n'avais pas soif, et n'aime pas spécialement l'eau

gazeuse. Mais combien s'écoulerait-il de temps avant que je puisse de nouveau dire : « Un grand verre. Et une paille » ?

Côte à côte nous primes place dans l'avion. Une vieille carlingue, pleine de caisses amarrées avec des cordes. Passagers, nous étions de surplus et dûmes nous caser comme nous le pouvions parmi la cargaison. Je ne pus m'empêcher d'envisager le sort de mes jambes entre ces caissons en cas de mauvais atterrissage.

Les roues ont lâché la piste de béton. Ma femme me regarde avec un sourire. La plaine, les arbres filent à grande vitesse. Puis ils basculent. L'aile droite est en plein ciel, l'aile gauche pointe vers un lagon dans la jungle. Et tout le pays tourne lentement autour de ce lagon. Un lit de rivière desséché. Une grande route. L'aérodrome tiré au cordeau. Les toits entassés de Jammu. La forêt dont le soleil a brûlé la couleur. Des champs auxquels le tracteur a imposé sa géométrie. Un lit de rivière desséché. Une grande route. L'aérodrome... Deux tours. Trois tours. Brusquement l'horizon apparaît de nouveau au bout des deux ailes. L'avion est assez haut pour franchir une première chaîne de collines. La plaine de l'Inde et du Pakistan s'enfonce dans la distance et dans la brume lumineuse. Une page est tournée.

Le bord de la plaine lève comme une planche voilée par le soleil. Sous le sol maigre on devine une couche de rocher, une dalle énorme. L'instant d'après on en voit la tranche, sciée par l'érosion. Une autre dalle lui succède, elle aussi relevée vers le nord où nous allons. Puis une troisième. Et dix... cent ! Toutes offrent au soleil une grande surface lisse et gazonnée, à peine inclinée de vingt degrés. De l'autre côté : chute abrupte où s'accrochent de gros buissons. Jamais je n'ai vu pareille régularité de couches géologiques. Tous ces plans sont rigoureusement parallèles. Miracle du mouvement suggéré par les lignes immobiles : arrachée à l'horizontale désespérante de la plaine, la croûte terrestre entière

s'éveille et se soulève. Ce n'est pas une vague, c'est un océan qui monte. Et dans cette marée, dans son énormité et sa régularité même, on sent une force incomparable, une force capable de soulever plus que ces collines de dalles, plus que des montagnes : les chaînes de l'Himalaya.

A peine ce rempart de collines est-il franchi que l'horizon bascule de nouveau. Cette fois, c'est l'aile gauche de l'avion qui flotte dans un ciel éperdument bleu pendant que la droite montre la terre. Descendons-nous ? Non, nous montons. Tour après tour, lentement, le pilote élève sa machine au-dessus d'un immense pâturage coupé d'une route poussiéreuse. Un groupe de huttes en boue et en branchages apparaît, mais il est si bas, si lointain, qu'il n'attire plus l'attention. Que voit-on d'autre ? Les grands sommets de l'Himalaya ? — Des collines vertes, ou pelées, ou rocheuses. Nous sommes encore enfermés entre les promontoires et les chaînes inférieures. Dans un trou.

— Là-haut, est-ce un nuage ?

— Oui... Non... Non, c'est un glacier. A gauche se détache une arête sur le ciel.

— En voilà un autre. Et là-bas... Et là !

L'avion sort lentement du trou. Et l'une après l'autre des montagnes blanches poussent par-dessus l'horizon. La machine se rétablit et pique tout droit vers une brèche de la chaîne intermédiaire. Un instant la crête de rochers mouchetée d'herbe semble à dix mètres du hublot. Puis elle se dérobe, d'autant plus vite que l'appareil monte, monte toujours à plein régime.

Au-dessous de nous s'étale un immense bassin plat : la fameuse vallée du Cachemire. A quinze cents mètres d'altitude, elle jouit d'un climat de rêve. Des vergers par milliers. Des villages partout. Des bouquets de grands arbres feuillus. Des rivières et des canaux dans toutes les directions. Au centre, encadrant les plus grands méandres, entourée de ses jardins

et de ses lacs, Srinagar, la Venise de l'Est. Comme nous sommes loin de l'incendie de Jammu !

La « Venise de l'Est » est entourée de la « Suisse de l'Inde »... Le pourtour de l'immense cirque est tapissé de conifères. De tous côtés ce sont des vallons alpins encaissés et ombragés, dominés par des montagnes qui semblent venues tout droit du Valais avec leurs formes irrégulières, variées à souhait, et qui pourtant ont un air familier à l'alpiniste. L'avion, toujours montant, suit le principal de ces vallons. On distingue des chalets, des mulets même. Ravi de trouver l'Himalaya fidèle au rendez-vous, parent de ces Alpes Pennines et Bernoises dont je connais tous les recoins, je suis de l'œil les glaciers, les arêtes, les grands pans de neige. Il doit faire bon grimper là, chercher son chemin, escalader de nouveaux sommets !

Mais est-ce là tout l'Himalaya ? N'ai-je pas vu des photos de montagnes moins aimables, moins familières ?

Soudain nous nous regardons, interloqués. Mon œil se pose une seconde sur un sac de blé, pour s'ajuster et s'assurer qu'il voit net. Dans une échancrure est apparue une masse blanche sur le ciel de Prusse. Du coup, tous les sommets alpins qui nous intéressaient tant sont devenus ce qu'ils sont vraiment : des buissons autour d'un monument. Par-dessus se campe, effarant et serein, l'Himalaya.

Le reste a disparu. Nous n'avons d'yeux que pour ces cannelures de glace, ces arêtes qui tranchent l'azur, cette face immense et sobre. Le Nanga Parbat. La photo m'a familiarisé avec ses détails, pas avec sa grandeur. Personne ne m'a dit sa dimension. Huit mille mètres, pensais-je, c'est deux fois quatre mille, deux fois les Alpes. Non, ça ne se chiffre plus, ça ne s'arpente plus. Cette montagne n'est pas à la mesure de l'homme et de ses calculs. Elle est à la dimension de la planète et du cataclysme.

Les moteurs ont changé de régime. Enfin l'avion a atteint le palier qui lui est nécessaire, cinq mille mètres. Appuyées sur les caisses, nos mains sont bleuies par le froid et le manque d'oxygène entre ces tôles d'aluminium où siffle le vent. Je m'en inquiète une seconde, mais mon regard retourne aux hublots, fasciné. Des parois de rocher passent à côté de nous, des pans de glace glissent au bout des ailes. Nous planons à mi-hauteur ; les sommets nous dominent de loin. Malgré la vitesse de l'avion les masses des montagnes sont si grandes qu'on a l'impression d'un vol au ralenti. Il y a tellement de glaciers de tous côtés que le temps semble figé lui aussi. Nous voguons sur une mer calme où des icebergs dérivent sans bruit.

Blancheur aveuglante sous un soleil trop dur. Il n'y a pas de nuages pour diffuser la lumière, pas la moindre brume pour estomper les angles. On distingue chaque corniche de neige, chaque bloc de glace. Il y a trop de détails, presque trop de montagnes aussi pour qu'on puisse toutes les admirer. Et pourtant je ne veux pas manquer un seul aspect de ce monde de la glace qui se révèle d'un coup. Une croûte de givre couvre le hublot sous mon haleine ; je la gratte ; elle se reforme ; je la gratte encore avec frénésie.

Sur notre gauche, le Nanga Parbat s'éloigne, planant seul sur un chaos de glaciers. A droite défilent des pyramides. « Quarante siècles vous contemplent »... Ou est-ce quarante mille ? — Merveille de l'avion, intrus dans ce monde d'avant l'apparition de l'homme...

En avant, à gauche — est-ce très loin ? je ne sais plus, les distances n'ont plus de sens — s'étale une masse de glaces prodigieuses. Une banquise de montagnes. Dominant l'étendue, sur une charpente énorme se dresse le Ch'ogori, la deuxième montagne de la Terre.

Fouillis de sommets ! Partout en surgissent de nouveaux. Ont-ils sept mille mètres, huit mille peut-être ? Tous sont

blancs, éclatants, sans histoire, sans nom, par centaines. C'est un hérissément de montagnes trop serrées pour qu'on en puisse même distinguer les chaînes. Un déferlement d'arêtes, l'océan de l'Himalaya et du Karakoram.

Nous glissons vers l'autre bord de l'Himalaya. Nous descendons l'autre versant du monde. Au-dessous de nous glaciers et névés s'amenuisent, font place aux cailloux et aux moraines. L'avion s'est abaissé à peine, mais les étendues de glace perdent du terrain. La pierre envahit les vallons de ses taches vivantes, ocre ou blondes ; elle s'étend et lèche les flancs de la montagne ; dans la vallée suivante les flancs sont secs, et des taches de rocher apparaissent jusqu'au près des sommets ; encore quelques minutes et l'on aperçoit des montagnes entièrement dénudées de neige.

Le relief s'atténue un peu. Nous ne sommes plus au cœur du cataclysme qui a fait éclater la croûte terrestre, nous approchons de son bord. Les crêtes des vagues s'arrondissent, les creux se combent. Ici et là la montagne a encore un soubresaut : comme l'écume jaillit du choc des vagues, une lame de pierre surgit des collines, couteau ébréché de la Terre qui menacerait le Ciel — ou notre fragile carlingue. L'avion évolue entre ces sabres monstrueux, les frôle, presque à s'y éventrer, pendant que l'œil impénitent du grimpeur y cherche déjà des voies d'escalade...

Sable et caillou à perte de vue. L'unité de couleur s'est faite : partout l'ocre du granit ; ocre jusqu'au sommet des montagnes, ocre jusqu'au fond de la plaine où la rivière n'arrive même pas à verdir ses berges. Monde minéral dans tout son silence pétrifié. Survolons-nous un astre nouveau ? Les héros de Jules Verne n'ont rien pu voir de plus mort, de plus inhumain quand leur obus tournait autour de la Lune.

Nous perdons de l'altitude. Une piste de caravane traîne sur le sable. J'oubliais qu'on pût vivre sur cette planète. Nous survolons le chemin de sable à travers un plateau, au long d'une gorge, par un groupe de cubes blancs — tiens, on habite même ici ? — près de la rivière. Dans un vallon apparaît un hameau autour d'un bouquet d'arbres.

Nous rasons une colline, tournons autour de la suivante ; les quartiers de roc défilent à folle allure ; la cargaison gémit quand les roues frappent la plaine ; la machine s'arrête dans un nuage de sable.

Pendant que des porteurs s'affairent, nous sautons hors de la carlingue pour nous trouver hébétés, éblouis par la lumière du désert. A cinquante pas, encadré de chevaux, se tient un groupe immobile : de grandes robes de bure, des capes en peaux à longs poils, des chapeaux de fourrure sur des faces plates, des couteaux passés à la ceinture, des pieds nus, une attitude de réserve et de curiosité. Des Tibétains. Mes Tibétains.

Il y a deux heures, nous étions au vingtième siècle ; une heure, nous planions dans les temps géologiques. Voici le moyen âge, avec sa lenteur et sa rudesse, ses habits de laine, ses couteaux à tout faire et son amour du cheval.

Comme elle est lointaine, la limonade de Jammu !

J'irai jusqu'au village à cheval. La selle est de bois. Mais elle est recouverte d'un tapis chatoyant...

Deux heures plus tard, nous entrons dans la maison qui nous abritera six ans. Réception émue par les seuls Européens — le couple anglais que nous venons aider.

C'est ici Leh, chef-lieu d'une province himalayenne, le Ladak, à l'extrême nord de l'Inde. La frontière du Tibet passe quelque part entre les collines de cailloux, un peu à l'est d'ici. Toute la province, d'ailleurs, est habitée de Tibétains, qui vont être désormais nos interlocuteurs.

En buvant l'inévitable tasse de thé nous feuilletons distraitement quelques livres décrivant le pays au seuil duquel nous sommes. Soudain je tombe en arrêt devant une vieille carte. Elle s'intitule *Carte du Grand Thibet ; pour servir à l'histoire generale des voyages. Tiree des Auteurs Anglois. Par M. Bellin, Ingenieur de la Marine. 1749.* C'est un plaisir de la contempler. Les montagnes y sont représentées en perspective aérienne, toutes semblables, pieusement alignées. Les cours d'eau en descendent sans malice, formant d'innombrables méandres pour s'écouler régulièrement vers un lointain océan, à moins que M. Bellin dessine un marais et nous avertisse en toutes lettres : *Cette rivière se perd dans les sables.* La ville de « Lassa » est bien indiquée, avec pour sous-titre « Pagode du Dalai-Lama ». M. Bellin nous offre une surprise ou deux : ainsi il trace bien l'Indus partant du Kailas vers le nord-ouest jusqu'au « Latak » ; mais là, au couvent de Pituk tout proche de Leh, son fleuve lui échappe, tourne en plein sud par-dessus les montagnes, reçoit le Sutlej, tourne à l'est et se baptise « Rivière du Gange ». Avec quelque imagination on devine que le « Lac Terkiri » au nord de Lhasa est le Tengri Nor, que « Chiron » est le marché de Kyirong à la frontière népalaise, et que « Dshap-rong » est le village de Tsabrang où les jésuites ouvrirent une mission voilà plus de trois siècles. Mais, à côté de cela, que de noms trop mal écrits, trop mal placés pour être identifiés ! Que de chaînes de montagnes dessinées au petit bonheur ! Que d'étendues où aucun des « Auteurs Anglois » n'a pu décrire quoi que ce fût !

Malgré sa curiosité, M. Bellin n'avait pas abouti à grand-chose... En savons-nous plus ? Bien sûr, nous distinguons le Gange de l'Indus. Nous savons aussi que la grande rivière traversant le Tibet d'ouest en est est le cours supérieur du Brahmaputra. Quoi encore ? — Peu de chose. Nos cartes, elles aussi, ont de grandes taches blanches ; elles montrent encore des montagnes et des rivières dessinées à force d'imagination et de talent créateur. Le pays s'est révélé trop grand, trop dur pour les topographes.

Au Tibet central, les Anglais ont dû se contenter d'envoyer de faux pèlerins hindous qui comptaient leurs pas dévots d'un lieu à l'autre et utilisaient leur chapelet comme boulier ! Seul un explorateur d'une classe exceptionnelle, le Suédois Sven Hedin, a réussi à parcourir de grands territoires et à faire des découvertes de premier intérêt : les sources de l'Indus et une chaîne de montagnes de mille kilomètres. Ce qui est plus petit, on ne l'a pas encore aperçu.

Voilà pour la géographie physique, pour les caprices de l'écorce terrestre. Mais les hommes ? Que savons-nous des Tibétains, de leur histoire, de leur vie ? Peu, bien peu. Des chercheurs, des spécialistes baptisés tibétologues, ont ici et là soulevé des coins de voiles, étudié en partie — en partie seulement — la langue tibétaine, compris un peu certains aspects de la vie, de la mentalité de ces hommes isolés derrière l'Himalaya. Tout cela est encore bien fragmentaire. De même que M. Bellin, Ingénieur de la Marine, ne devait pas être dans son élément quand il dessinait les plus hautes montagnes du monde, personne n'est à l'aise, personne n'est dans un domaine qu'il connaît quand il parle de la vie tibétaine. Comme la carte de ce brave homme, les récits et les études sur les Tibétains de ceux mêmes qui connaissent le mieux le « Toit du Monde » possèdent des sections trop floues pour être identifiables, des chapitres plus devinés que documentés. Et sur de vastes étendues de la mentalité des Tibé-

tains aucun « Auteur Anglois » ou autre ne décrit quoi que ce soit...

L'avion — et une société missionnaire — nous a déposés par delà l'Himalaya chez les Tibétains. Nous ne sommes pas à l'intérieur des frontières politiques du Tibet où, bien à regret, nous n'aurons pas l'occasion de pénétrer. Mais nous sommes en plein dans ce monde séparé du monde par ses barrières naturelles prodigieuses. Pendant des années nous allons vivre parmi les Tibétains. Plus : avec eux. Nous allons essayer de les comprendre, de nous identifier à eux. De communier avec eux.

Je me refuse au jeu des théories qui veulent accentuer — ou au contraire estomper — les différences entre races humaines, mentalités ou cultures. J'essaierai d'écarter toute idée préconçue, et j'irai aussi loin qu'il m'est possible à la rencontre de mes voisins. Peut-être comprendrai-je « intellectuellement » leur vie. Peut-être me sera-t-il donné d'y entrer, de la vivre. Peut-être aussi trouverai-je des murs infranchissables, des pas que je ne pourrai pas accepter de faire. Peut-être enfin certaines barricades tomberont-elles, si mes amis tibétains essaient eux aussi de les renverser. Aventure !

Espérons seulement que cette tentative mènera quelque part, que les petits ruisseaux des intentions, de l'étude et de l'amour se rejoindront. Et qu'il n'y aura pas besoin d'écrire en conclusion : *Cette rivière se perd dans les sables...*

CAPITALE

Leh. On trouve ces trois lettres au revers de l'Himalaya sur presque toutes les cartes de l'Asie, même celles à grande échelle. Cette bourgade de 2500 habitants environ est la capitale de l'Ouest himalayen, le Ladak, ou Tibet occidental, comme on l'appelle souvent. C'est la seule « ville » dans un désert de montagnes qui s'étend à des centaines de kilomètres vers le Cachemire, des milliers de kilomètres vers Lhasa, capitale du Tibet proprement dit, et plus loin encore vers la Chine, la Russie et l'Afghanistan.

C'est une oasis située dans un vallon latéral de la vallée de l'Indus. Le vallon lui-même est entouré de collines en fer à cheval. Les plus basses, aux deux bouts, touchent presque le fleuve tandis que les autres se relèvent en théâtre antique. Pas un sapin, pas un mélèze sur ces montagnes. Pas non plus de mousse ni d'herbe qui les enroberait de vert. La roche nue, pelée, écorchée, étale ses ocres et ses gris à perte de vue. Sur les crêtes seulement, une ligne blanche de neige que le soleil violent n'a pas réussi à fondre.

Leh est située à 3500 mètres, altitude du Jungfrauoch. Toutes les arêtes qui la dominent dépassent de loin les plus hauts sommets des Alpes.

Sécheresse extraordinaire : il ne pleut jamais — en six ans nous ne verrons pas une averse — et il ne neige que très